



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

FEUILLET DE ST SYMÉON

N°101 – PRÉSENTATION AU TEMPLE DE LA TRÈS-SAINTE MÈRE DE DIEU 2021
ET VINGT-DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECÔTE COMPLÉMENT

Le présent feuillet a été réalisé en vue de la Fête de la
Présentation au Temple de la Très-Sainte Mère de Dieu 21 novembre 2021
et il complète le numéro 45 du vingt-deuxième dimanche après la Pentecôte 2020

Tropeaire de la Présentation

Aujourd'hui se prépare la bienveillance de Dieu, / et le salut des hommes est
proclamé ; / dans le temple de Dieu / la Vierge est présentée aux yeux de tous / et
d'avance annonce le Christ au monde entier ; / aussi lui clamons-nous d'une voix forte :
// Réjouis-toi, accomplissement du dessein du Créateur.

Kondakion

La Vierge, temple très pur du Sauveur, / la très précieuse chambre nuptiale, / trésor
sacré de la gloire de Dieu, / est conduite aujourd'hui dans la maison du Seigneur, /
introduisant la grâce de l'Esprit divin ; / aussi les anges de Dieu proclament : //
Voici le tabernacle céleste.

Épître pour la fête de la Présentation au Temple de la très-sainte Mère de Dieu et toujours vierge Marie

Le Saint des Saints de l'ancienne Alliance

(Hb IX, 1-7) Frères, la première alliance avait ses
ordonnances relatives au culte, et son sanctuaire terrestre.

Il s'agissait d'une tente. Dans la partie antérieure, appelée
le Saint, étaient le chandelier, la table, et les pains de
proposition.

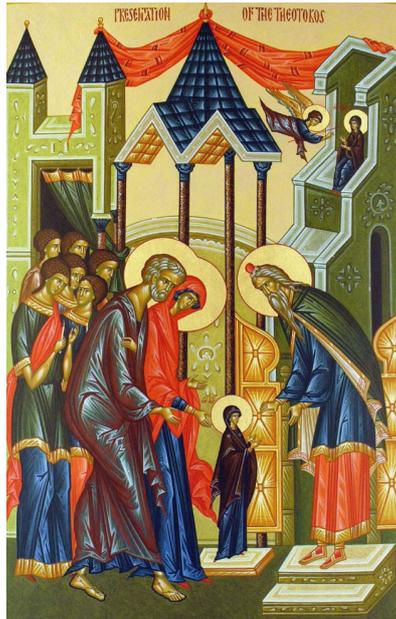
Derrière le second voile se trouvait la partie du tabernacle appelée le Saint des Saints,
renfermant l'autel d'or pour les parfums, et l'arche de l'alliance, entièrement recouverte
d'or.

Il y avait dans l'arche un vase d'or contenant la manne, le rameau d'Aaron, qui avait
fleuri, et les tables de l'alliance. Au-dessus de l'arche étaient les chérubins de gloire,
couvrant de leur ombre le propitiatoire.

Ce n'est pas le moment de parler en détail là-dessus.

Or, ces choses étant ainsi disposées, les prêtres qui font le service entrent en tout
temps dans la première partie du tabernacle ; et dans la seconde le grand prêtre seul
entre une fois par an, non sans y porter du sang qu'il offre pour lui-même et pour les
péchés du peuple.





Évangile de la fête

(Lc X, 38-42, XI, 27-28) En ce temps-là, comme Jésus était en chemin avec ses disciples, il entra dans un village, et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur, nommée Marie, qui, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Marthe, occupée à divers soins domestiques, survint et dit : *« Seigneur, cela ne te fait-il rien que ma sœur me laisse seule pour servir ? Dis-lui donc de m'aider. »* Le Seigneur lui répondit : *« Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour beaucoup de choses. Une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée. »* Tandis que Jésus parlait ainsi, une femme, élevant la voix du milieu de la foule, lui dit : *« Heureux le sein qui t'a porté ! Heureuses les mamelles qui t'ont allaité ! »*

Et il répondit : *« Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la gardent ! »*

Grégoire Palamas (1296-1359) :

L'entrée dans le Saint des saints de notre très sainte souveraine la Mère de Dieu.



Au commencement, le serpent spirituel, principe du mal, s'en prit à nous et nous fit tomber jusque dans les profondeurs de l'Hadès. Il avait de nombreux motifs de s'en prendre à nous, et bien des manières d'asservir la nature humaine, l'envie, la jalousie, la haine, l'injustice et la ruse, les raisonnements tortueux, et, outre tous ces maux, la puissance mortelle qu'il possédait en lui, et qu'il engendra en lui-même en étant le premier à se séparer de la vie véritable. Il avait été jaloux d'Adam dès le commencement, quand il le voyait séjourner dans le lieu de la joie inaltérable, entouré de l'éclat de la gloire divine, et conduit de la terre au ciel d'où lui-même avait été justement précipité. Et sa folle jalousie à l'égard d'Adam avait atteint un degré extrême, au point qu'il voulut le mettre à mort. En effet, sa jalousie engendra non seulement la haine, mais aussi le meurtre. (...)

C'est pourquoi Paul, le grand clairon de l'Esprit, clame ces mots : « *le premier homme était fait âme vivante, et le deuxième homme, esprit vivifiant* » (1 Co 15, 45). À part Dieu, nul n'est sans péché, ni donateur de vie, ni capable de remettre les péchés (Lc 5, 21). Par conséquent, le nouvel Adam ne devait pas seulement être un homme, mais aussi Dieu, étant au sens propre la vie, la sagesse, la justice, la compassion, et toute sorte de bien ; ainsi, dans la miséricorde, la sagesse et la justice, Il opère le renouvellement du vieil Adam et son retour à la vie, alors que le serpent spirituel, principe du mal, use des moyens opposés pour provoquer en nous le vieillissement et la mort. (...)

Si l'on connaît un arbre par ses fruits, et si un bon arbre produit de bons fruits (Mt 7, 17 ; Le 6,43-44), la mère de la bonté même, qui donna naissance à la beauté éternelle, doit être incomparablement plus excellente que tout ce qui est beau et bon dans le monde, et par-delà le monde. La puissance qui a donné la beauté à toute chose, l'icône coéternelle, incomparable, de la bonté, le Verbe du Père très haut, pré-éternel et suressentiel, au-delà de toute bonté, voulut revêtir notre image, dans Son inexprimable amour et Sa compassion pour l'humanité.

Son but était de rappeler notre nature engloutie dans les profondeurs de l'Hadès*, de la rajeunir, elle qui était devenue vétuste, et de l'élever au-delà du ciel, vers les hauteurs de Sa royauté et de Sa divinité : c'est pourquoi Il unit Son hypostase à notre nature. Mais il Lui fallait assumer la chair, et ce devait être à la fois une chair nouvelle et la nôtre, pour nous renouveler à partir de nous-mêmes. Il devait également être porté dans un sein maternel, être enfanté comme nous, puis allaité après Sa naissance et recevoir une éducation appropriée, devenant comme nous en tout point, pour notre salut. Il trouva donc la servante qui convenait le mieux à cette œuvre, et qui pouvait à partir d'elle-même Lui procurer une nature humaine sans tache, la toujours Vierge que nous chantons dans nos hymnes et dont nous fêtons aujourd'hui l'entrée inexplicable dans le Saint des saints.

* Note du traducteur : Hadès : ce terme, qui vient du système religieux « païen », correspond à l'hébreu Shéol, sombre séjour des âmes après la mort, où le Christ est descendu après la crucifixion. Nous le gardons tel quel, pour le différencier de la géhenne, lieu du tourment dont parfois Palamas menace les âmes qui ont refusé le salut jusqu'au bout.

Extraits d'une Homélie de Grégoire Palamas prononcée pour la rentrée dans le Saint des saints de notre très sainte souveraine la Mère de Dieu.

Vient de paraître aux Éditions Lis et Parle :

Saint Grégoire Palamas "Homélie" *Le Cycle des douze fêtes majeures*

Introduction, traduction et notes de Jérôme Cler, 2021, 428 pages

Lis et Parle 55 avenue de la République 93170 Bagnolet

Site internet : www.liseparle.fr • Courriel : editions@liseparle.fr



Méditation sur la Fête de la présentation au temple de la Mère de Dieu, par le père Lev Gilet

Quelques jours après le commencement de l'Avent, l'Église célèbre la fête de la Présentation de la Sainte Vierge au Temple (21 novembre). Il est juste que, au début du temps de préparation à Noël, notre pensée se porte vers la Mère de Dieu, dont l'humble et silencieuse attente doit être le modèle de notre propre attente pendant l'Avent. Plus nous nous rapprocherons de Marie par notre prière, notre docilité, notre pureté, plus se formera en nous Celui qui va naître.

Que Marie, toute petite enfant, ait été présentée au Temple de Jérusalem pour y vivre, désormais appartient au domaine de la légende, non à celui de l'histoire [9]. Mais cette légende constitue un gracieux symbole dont nous pouvons tirer les plus profonds enseignements spirituels.

Les trois lectures de l'Ancien Testament lues aux vêpres, le soir du 20 novembre (donc au début du 21 novembre, puisque la journée liturgique va du soir au soir), ont rapport au Temple. La première leçon (Ex 40) évoque les ordres donnés par Dieu à Moïse concernant la construction et l'arrangement intérieur du tabernacle. La deuxième leçon (1R 7, 51- 8, 11) décrit la dédicace du Temple de Salomon. La troisième leçon (Ez 43, 27-44, 4), déjà lue le 8 septembre, en la fête de la Nativité de la Vierge, nous parle de la porte du sanctuaire, fermée à tout homme et par laquelle Dieu seul entre. Ces trois textes ont symboliquement pour objet la Mère de Dieu elle-même, temple vivant et parfait. Les évangiles lus à matines et à la liturgie sont ceux qui ont été lus lors de la fête du 8 septembre. On trouvera à cette date, au chapitre précédent, un bref commentaire de l'évangile de la liturgie. Quant à l'épître lue aujourd'hui (Hb 9, 1-7), elle rappelle l'arrangement du sanctuaire et du saint des saints : ce texte lui aussi se rapporte symboliquement à Marie.

Le sens spirituel de la fête de la Présentation est développé dans les divers chants de l'office et de la liturgie. Les deux thèmes principaux que nous y trouvons sont les suivants. D'abord la sainteté de Marie. La petite enfant séparée du monde et introduite au Temple pour y demeurer évoque l'idée d'une vie séparée, consacrée, présentée au Temple « une vie d'intimité avec Dieu ». Aujourd'hui la Toute Pure et toute sainte entre dans le Saint des Saints. Il est évident que l'Église fait ici une allusion spéciale à la virginité, mais toute vie humaine, dans des mesures diverses, peut être une vie présentée au Temple, une vie sainte et pure avec Dieu. Le deuxième thème est la comparaison entre le Temple de pierre et le Temple vivant : Le Temple très pur du Sauveur... est conduite aujourd'hui dans la maison du Seigneur, apportant avec elle la grâce de l'Esprit divin. Marie, qui portera le Dieu-Homme dans son sein, est un temple plus sacré que le sanctuaire de Jérusalem ; il convenait que ces deux temples se rencontrassent, mais ici c'est le temple vivant qui sanctifie le temple bâti. La supériorité du temple vivant sur le temple de pierre est vraie d'une manière spéciale de Marie, parce qu'elle était l'instrument de l'Incarnation. Mais, d'une manière plus générale, cela est vrai de tout homme uni à Dieu : « *Ne savez-vous que vous êtes le temple de Dieu (1 Co 3,16) ?... Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit (1 Co 6,19) ?* »

D'autres pensées, que les textes liturgiques n'expriment pas explicitement, nous sont cependant suggérées par cette fête.

Si notre âme est un temple où Dieu veut demeurer, il convient que Marie y soit « présentée » : il faut que nous ouvrons notre âme à Marie, afin qu'elle vive dans ce temple, – notre temple personnel. D'autre part, puisque l'Église entière, puisque toute l'assemblée des fidèles est le corps du Christ et le Temple de Dieu, considérons la fête d'aujourd'hui comme la Présentation de Marie dans ce Temple, – la sainte Église universelle.

Ce Temple qu'est l'Église rend aujourd'hui hommage à ce Temple qu'est Marie.

Extrait de *L'An de grâce du Seigneur* signé
« Un moine de l'Église d'Orient »
Éditions An-Nour (Liban) Éditions du Cerf, 1988.



Homélie du P. Placide Deseille pour la fête de l'entrée au Temple de la Mère de Dieu, le 21 novembre 2005

Le temps de la préparation

Cette fête de l'entrée au Temple de la Mère de Dieu, qui est si proche du début du carême de Noël, constitue une merveilleuse introduction à ce temps où nous nous préparons à célébrer la Nativité du Seigneur, et à la fêter comme une nouvelle Incarnation du Christ dans la crèche de notre cœur. Car ce sera bien cela, la grâce de Noël : que le Christ naisse toujours davantage en nous, qu'il nous transforme toujours davantage en lui, à l'intime de notre cœur, pour que cette présence rayonne sur tout notre être et sur toute notre vie.

La Vierge Marie a été ainsi merveilleusement préparée par Dieu à sa fonction de Mère de Dieu. Enfant, elle entre dans le Temple, elle qui sera la véritable Arche d'Alliance, qui sera le véritable lieu de la présence de Dieu parmi les hommes ; elle entre dans ce Temple, fait de main d'homme, mais qui figurait, qui annonçait précisément la demeure définitive de Dieu parmi les hommes, non faite de main d'homme, qui marquerait le temps de l'évangile et le temps que nous vivons.

Aucun évangile, peut-être, n'aurait mieux convenu à cette fête que celui que nous lisons traditionnellement à toutes les fêtes de la Mère de Dieu, cet évangile de Marthe et Marie. Il s'agit certes de Marie, sœur de Marthe et de Lazare, mais il y a dans le choix de cet évangile, de la part de l'Église, la marque d'un sens remarquable de la discrétion qui entoure tout ce qui concerne la Mère de Dieu. On ne parle d'elle, ici, que sous le voile de quelqu'un qui lui ressemblait, qui portait le même nom, comme à travers un voile de silence. Parce que c'était le meilleur moyen, le seul moyen de révéler quelque chose d'indicible.

La Mère de Dieu a toujours vécu dans l'effacement. Et dans les évangiles, elle garde cette place effacée. Il est peu question d'elle. C'est à travers cette image de Marie de Béthanie, assise aux pieds du Seigneur, que nous contemplons ce qui est l'essentiel du mystère de la Mère de Dieu : cette écoute, cette écoute consentante de la parole par laquelle le Christ s'est incarné en elle. C'est par sa réponse à la parole de Dieu que ce mystère inouï de l'Incarnation, de la naissance du Verbe, de sa naissance humaine parmi nous, a pu s'accomplir.

Oui, et dans tout ce temps de préparation qu'évoque la fête d'aujourd'hui, la Mère de Dieu était déjà assise aux pieds du Seigneur, en ce sens qu'elle devait lire, ruminer, intérioriser les Écritures, à travers lesquelles elle faisait sienne toute l'attente du peuple d'Israël, tout son désir de la venue du Messie. Et elle accueillait ce désir, elle en vivait profondément, dans toute cette pauvreté qui était l'expression de son âme, cette pauvreté en esprit qui consistait dans cet effacement, dans ce renoncement à toute affirmation de soi, dans ce dépouillement qui lui permettait d'accueillir la parole et d'y consentir, et de se préparer ainsi à ce consentement ultime qu'elle donnera au jour de l'Annonciation.

Mais en même temps, cette fête nous permet d'entrer nous-mêmes dans ce mystère de la Mère de Dieu, d'y participer, et de nous préparer ainsi, avec elle, à la fête de Noël, à la Nativité du Christ. Et nous devons le faire justement comme elle, en entrant dans le temple, dans ce désert sacré des Écritures, loin de toutes les préoccupations et de tous les soucis du monde.

Certes, nous ne pouvons pas ne pas penser aux choses terrestres, parce que nous avons le devoir de nous en occuper dans une mesure ou une autre, selon les fonctions et les services dont nous devons nous acquitter envers notre communauté. Mais il ne faut pas que ce soit une pensée préoccupée, une pensée inquiète. C'est tout cela, la préoccupation, l'inquiétude, la panique, qui empêcherait cette attention intérieure qui nous prépare à la venue du Christ. L'obstacle, ce ne sont pas les occupations, à condition qu'elles ne deviennent pas des préoccupations.

Et c'est la foi, c'est la confiance en Dieu, qui doit animer, imprégner toutes nos pensées, toutes nos attitudes intérieures ; c'est elle qui nous permettra à la fois de nous occuper de ce à quoi nous devons consacrer du temps, les tâches nécessaires, et en même temps de le faire sans inquiétude, sans trouble, sans que cela ne nous perturbe, sans que cela soit un obstacle à cette attention intérieure, qui est tellement essentielle, qui est l'essentiel de notre vie monastique.

Oui, nous devons entrer ainsi dans le temple de notre cœur, pour qu'il devienne toujours davantage le temple du Seigneur. Y entrer, cela ne veut pas dire seulement éviter les préoccupations intérieures, mais aussi, et il faut commencer par là, éviter tout ce qui est curiosité, tout ce qui est dissipation, tout ce qui est avidité de voir, de toucher, d'entendre et de goûter les choses extérieures, pour être attentif à la présence intérieure du Seigneur, à ce mouvement de notre cœur qui nous porte vers lui, qui est au fond de notre cœur, parce que l'Esprit-Saint l'y a inscrit, mais qui nous échappe dans la mesure même où nous nous extériorisons trop.

Oui, pendant tout ce temps de la préparation à Noël, du carême de Noël, l'essentiel n'est pas le jeûne ; il doit y être associé, mais seulement pour faire participer notre corps lui-même, tout notre être, à cette attitude intérieure, qui est l'essentiel. Oui, en ces jours bénis, soyons attentifs à entrer ainsi dans ce temple de notre cœur, dans ce désert sacré, si je puis dire, en nous séparant de tout ce qui est du monde, au mauvais sens du mot. C'est ainsi que nous serons vraiment guidés par la lumière intérieure du Seigneur vers la rencontre avec lui, que nous célébrerons à Noël. « Dans ta lumière, nous verrons la lumière. » À lui soit la gloire, avec son Père éternel et son Esprit très saint, dans les siècles des siècles.

Amen.

Les Homélies du P. Placide Deseille

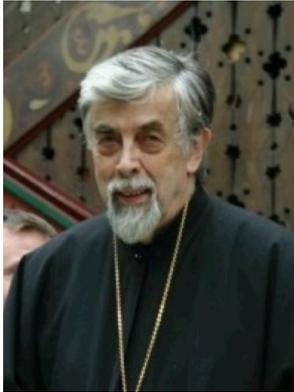
Sont à retrouver sur le site du Monastère de Solan

<https://monastere-de-solan.com>

La Couronne bénie de l'année liturgique

est disponible à la Librairie du Monastère

<https://monastere-de-solan.com/16-la-librairie>



Homélie du Père Boris Bobrinsky pour la Fête de la Présentation au Temple de la Mère de Dieu 2005

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit,

Cette fête de l'Entrée au Temple de la Mère de Dieu nous renvoie à un événement mystérieux qui défie notre entendement humain. En effet, selon la Tradition juive, seul le Grand Prêtre pouvait entrer dans le Saint des Saints, et ce, seulement une fois par an, alors n'est-il pas particulièrement extraordinaire que cette dignité soit offerte à un enfant, à une femme ?

Et pourtant, dans sa sensibilité et sa vision spirituelle, l'Église a conservé une pieuse tradition dont témoignent encore ce que l'on appelle les textes apocryphes – ces textes qui ne sont pas reçus comme textes canoniques officiels par l'Église –. Selon la tradition, à l'âge de trois ans, Marie fut introduite dans le Temple.

On peut penser qu'elle y fut admise comme beaucoup d'autres jeunes filles pour être au service de Dieu, mais c'est bien une jeune fille particulière, Marie, qui a été choisie par la Grâce divine, par ce que l'on appelle le Conseil trinitaire de Dieu.

Je voudrais évoquer deux aspects de ce choix. D'une part, cette élection relève de la liberté plénière, de la volonté et de l'amour de Dieu, nous n'avons donc pas à nous immiscer dans les réflexions divines qui ont abouti à ce que ce soit Marie et pas une autre jeune fille. Et d'autre part, cette élection de Marie ne signifie nullement que, dès lors, Marie aurait été au-dessus de toute réalité humaine, dégagée des lourdeurs de la nature humaine. Il ne faut pas conclure que Marie aurait été, par le seul fait de cette élection complètement sanctifiée, voire divinisée, et qu'elle n'aurait plus eu qu'à vivre simplement sa vie pour mener une vie de pureté.

Bien sûr, Marie a mené une vie de pureté mais c'est en tant que Nouvelle Ève. En effet, à partir de saint Irénée de Lyon au II^e siècle, l'Église donne à Marie le titre de la Seconde Ève qui fait référence au fait que le Christ est le Second Adam. Le Christ, Second Adam, est Celui qui a racheté, récupéré et renouvelé la race humaine ternie par le péché et la désobéissance d'Adam, et c'est pourquoi Marie est appelée aussi la Seconde Ève.

Appeler Marie seconde Ève ne signifie pas que Marie ait été au-dessus des tentations mais que, comme Ève, elle a pu les connaître. À cet égard, quand nous lisons le dernier livre du Nouveau Testament, l'Apocalypse, nous est offerte la vision extraordinaire d'un combat entre la « femme revêtue du soleil » sur le point d'accoucher, et Satan, le dragon perfide, qui cherche à détruire cet enfant, ce garçon, qui doit naître.

Ce récit saisissant symbolise le combat invisible, le combat spirituel de l'Église, tout entière et de toujours, et par conséquent de Marie qui ne fait pas exception. Elle a certainement vécu ce grand, beau et douloureux combat contre le tentateur même si nous en ignorons les détails et les étapes. De même qu'elles sont discrètes sur la vie intime et personnelle de Jésus, de même l'Église et les Écritures sont avares de détails sur la vie intime et personnelle de Marie. Seuls quelques traits sont brossés, comme quand Jésus fut au Temple à l'âge de douze ans.

Je veux souligner que la vie pure de Marie ne résulte d'aucun automatisme, d'aucun déterminisme, et que Marie a été libre. Libre mais de la liberté des enfants de Dieu. Elle a été mue par l'Esprit Saint de l'intérieur car elle ne s'est pas opposée à cette grâce, à cette impulsion, à ce souffle, à cet élan, à cet appel de Dieu qui était en elle depuis bien avant qu'elle ait sa conscience.

À mesure que Marie grandissait, elle vivait cet appel de Dieu, elle vivait la présence de

Dieu en elle. Je voudrais dire aussi qu'elle vivait cette prière qui était celle des justes de l'Ancienne Alliance ainsi que des justes, des saints, du peuple de Dieu de tout entier, la prière contenue dans le mot « Seigneur ». En effet, le mot « Seigneur » traduit pour nous chrétiens le terme ineffable, presque imprononçable pour les Juifs croyants, de Yahveh. Ce terme, transcrit par le fameux Tétragramme que nous traduisons par « le Seigneur » signifie littéralement « Je suis Celui qui suis ». Eh bien ! Nous pouvons dire que Marie portait en son cœur ce Nom, cette prière incessante de Dieu.

Lorsque, déjà fiancée à Joseph, Marie recevra l'annonce de l'archange Gabriel et qu'il lui sera révélé que l'enfant qui naîtra d'elle, sans qu'elle connût son fiancé, sera appelé Jésus, alors, dorénavant, Marie portera dans son être, dans son corps déjà, cet enfant, ce Jésus qui devait être conçu, grandir en elle et naître. Alors, dorénavant en Marie, le Nom du Seigneur et le Nom de Jésus s'uniront, se combineront, alterneront en elle comme dans une litanie infinie « Seigneur Jésus... Seigneur Jésus... ». Et ces deux Noms, l'Église nous apprend à les associer dans notre prière la plus intime, la plus secrète, la plus profonde : « Seigneur Jésus Christ – bien sûr ! – Fils de Dieu – nous le rappelons – aie pitié de moi – ou de nous – pécheur. » Tout ceci constitue une prière extraordinaire dans laquelle nous vivons justement cette rencontre avec le Seigneur et, comme on peut l'affirmer, cette communion par le Nom de Jésus à la présence du Christ Fils de Dieu et fils de Marie.

Ainsi Marie vécut toute sa vie de prière et de foi, tout d'abord, dans l'intériorité de Jésus qui était en elle, puis en le portant dans ses bras, l'élevant, l'accompagnant jusqu'à l'âge de trente ans. Pendant tout ce temps, comme le dit l'Écriture, Jésus était obéissant à Sa Mère et à Joseph. Ensuite lorsque Jésus s'en ira pour le ministère public, pour la prédication de l'Évangile du Salut, de la Bonne Nouvelle du Royaume, alors Marie s'effacera. À Cana, Jésus semblera être dur avec elle : « Femme qu'y a-t-il entre toi et Moi ? » répondra-t-il quand Marie lui dira « Ils n'ont plus de vin ». « Qu'y a-t-il entre toi et Moi ? », « femme » au lieu de dire « Mère », tout cela semble résonner avec dureté et pourtant Il accueille la demande implicite de Marie. Elle ne lui demande pas de miracle, elle lui dit simplement « Ils n'ont plus de vin » et Jésus acquiesce à la demande secrète de Sa mère en donnant du vin en abondance aux convives et aux invités aux noces.

Ainsi Marie se retire. Lorsqu'une femme veut louer le Seigneur, comme nous venons de l'entendre dans l'Évangile : « Bienheureux le sein qui T'a porté et les mamelles qui T'ont allaité ! – Heureux plutôt ceux qui entendent la parole de Dieu et y obéissent » répond Jésus. « Voici donc la véritable maternité ! » Mais cette maternité véritable n'est pas un rejet de la maternité humaine et terrestre de Jésus. Ce n'est pas une rebuffade, bien au contraire, puisque Jésus loue implicitement Marie avec plus d'éclat que jamais, car Marie était précisément celle qui plus que quiconque portait dans son cœur les paroles et tout l'enseignement de son Fils divin.

Aujourd'hui nous vivons ce prélude où Marie, en entrant dans ce Temple de l'Ancienne Alliance, se prépare à devenir, elle-même, le véritable Temple. Il ne s'agit plus, simplement, de l'image de la Présence de Dieu, mais c'est ici le Temple véritable du Dieu véritable qui viendra s'incarner et vivre en elle. Dès lors, devenue Temple de la Présence divine, Marie le sera pour toujours.

À notre tour nous sommes, nous aussi, appelés à devenir Temple : « Ne savez-vous pas, dit saint Paul, que vous êtes le temple de l'Esprit Saint et que l'Esprit Saint vit en vous ? ». Si nous sommes le Temple de l'Esprit Saint, l'Esprit Saint œuvre pour qu'au plus profond de notre cœur grandisse, vive et se manifeste l'Image du Christ, l'Image de Dieu, selon laquelle tout homme a été créé.

Tout homme venant au monde a été créé à l'image de Dieu et nous sommes, nous

aussi, appelés à réaliser une véritable relation – j’ose le dire ! – maternelle. Oui ! Nous sommes appelés à une relation maternelle d’enfantement de Jésus en notre propre cœur, relation maternelle dont Marie est le modèle et l’image. Et à son exemple, nous devons vivre cette relation maternelle avec tendresse, avec le désir de purifier notre cœur pour que rien ne fasse obstacle à la Présence de Dieu. La Présence de Jésus, en effet, vient chez nous tout d’abord comme un faible petit enfant qui veut grandir en nous, pour peu à peu s’épanouir et régner dans tout l’espace intérieur de notre cœur.

Et souvenez-vous que cet espace de notre cœur est un espace gigantesque, un espace plus vaste que tous les cieux. À cet égard, dans les vieilles églises, on retrouve souvent au-dessus de l’abside une icône de la Mère de Dieu où Marie étend ses mains en prière. Cette icône s’appelle l’icône de « la Mère de Dieu, plus vaste que les cieux », c’est vrai qu’elle est plus vaste que les cieux parce qu’elle a porté le Seigneur dans son cœur.

Et notre cœur aussi, mes amis, notre cœur aussi est appelé à être plus vaste que les cieux lorsque ce cœur devient le réceptacle, le siège royal, le lit nuptial, on peut le dire, le siège de la Présence de Dieu. Notre cœur est un cœur immense, un cœur capable d’aimer et d’embrasser en lui tous les êtres, un cœur emplis de compassion pour tous, à l’exemple d’un saint Silouane qui avait une compassion illimitée et qui priait une seule chose : « *Que tous puissent se convertir et connaître la vérité* », c’est-à-dire connaître Dieu.

Ainsi, à l’image de Marie puissions-nous, nous aussi, grandir dans sa maternité et apprendre à purifier notre cœur pour que ce cœur devienne véritablement le lieu de la Présence de Dieu et de Son amour dans le monde.

Amen.

Le numéro 275 de Contacts est consacré à

**"Un grand pasteur et théologien
le Père Boris Bobrinsky (1925-2020)"**

Contacts : 61 allée du Bois de Vincin 56000 Vannes

Tel 02 97 63 29 38 postmaster@revue-contacts.com

Site de la revue : <http://revue-contacts.com>

**Pour le 22e Dimanche après la Pentecôte
Homélie du P. Boris Bobrinsky 22e dimanche après la Pentecôte 1996
prononcée au Congrès de la Fraternité Orthodoxe**

Lazare et le riche

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Ce n'est pas la première fois que cette parabole du Riche et de Lazare est lue à la liturgie du dimanche au cours du Congrès de la Fraternité orthodoxe. Il est peut-être significatif pour notre temps et même peut-être pour la vocation de notre fraternité d'être situé sous le signe de Lazare. Lazare le miséreux, Lazare l'exclu, exclu de la table du riche où les chiens venaient pourtant se rassasier des miettes tombées. Exclu de la table et de la maison, Lazare, couvert d'ulcères, que seuls les chiens consolait en venant lécher ses plaies. Humanité des bêtes, bestialité des hommes.

Cette parabole contient différents niveaux d'enseignement, différents niveaux de sagesse. Elle fait exploser nos conceptions dogmatiques les plus arrêtées et les plus figées. Elle nous interpelle dans nos certitudes théoriques. C'est une parabole éclatée, car l'Évangile lui-même en constitue non seulement le dévoilement, mais aussi la

continuation et l'achèvement. Car la grâce accomplit la Loi et la dépasse. Les paraboles sont des images qui nous révèlent les mystères de Dieu cachés en Jésus Christ et que seul Lui révèle. Nous avons dans cette parabole l'imagerie traditionnelle du judaïsme et du judéo-christianisme et même du christianisme jusqu'à aujourd'hui : imagerie courante d'un enfer clos et sans retour. Cet enfer de Dante dont le porche est surmonté de la sentence : « Abandonnez toute espérance, vous qui entrez ici » *Lasciate ogne speranza, voi ch'intrate* (L'Enfer, III, 9). Cette parole nous angoisse et nous serre à la gorge. Les tourments, le feu, la souffrance éternelle, toute l'imagerie du Moyen-Âge dont on a souvent abusé. Il y a, selon la parabole, un abîme entre ce lieu de tourment et le sein d'Abraham. Le sein d'Abraham était une conception courante dans le judaïsme de la rétribution des justes, d'un lieu d'attente qui n'est pas encore le lieu définitif. Abraham est une figure de Dieu, et le sein d'Abraham est une anticipation du Royaume. Rétribution des méchants dans le lieu des tourments, rétribution de Lazare dans le sein d'Abraham. Or nulle part il n'est dit que Lazare fût un juste. La parabole ne relate que sa déchéance et sa souffrance, mais cela suffit, selon la parabole du moins, pour que les anges l'emportent dans le sein d'Abraham.

Nous sommes ici dans l'espace spirituel de l'Évangile de Luc, où, à la différence des Béatitudes de Matthieu pour lequel sont bienheureux les pauvres en esprit, ceux qui ont faim et soif de l'esprit, les bienheureux sont les pauvres tout simplement, sans complément, ceux qui ont faim et soif. Dans l'esprit de cet évangile, il y a une connivence, une familiarité, une intimité particulière, sinon des exclus avec le Seigneur, du moins du Seigneur avec les exclus. Car, bons ou mauvais, ils sont tous icônes du Seigneur. Et le Seigneur, dans la parabole du Jugement dernier, ne demande pas si nous avons visité en prison des innocents, mais seulement si nous avons visité ceux qui y étaient emprisonnés. Ils sont tous icônes du Crucifié et c'est toujours le sang du Christ qui coule à travers leurs veines et se répand à travers leurs plaies. C'est toujours le sang de l'Innocent et ses larmes qui appellent et crient devant le trône de Dieu.

La parabole de Lazare est une parabole ouverte dont la conclusion est en dehors d'elle-même. Il y a tout d'abord une coïncidence mystérieuse entre le Lazare de la parabole et le Lazare du quatrième évangile. Dans la parabole, c'est un malade abandonné, déchu, couvert d'ulcères comme Job sur son fumier. Dans le quatrième évangile, c'est un disciple, le frère de Marthe et de Marie, « que Jésus aimait », chez qui Jésus aimait descendre à Béthanie et qu'il ressuscite des morts. D'un Lazare à l'autre, on passe de la parabole à la vie même de Jésus. Il y a une correspondance étonnante entre la parabole et l'histoire : coïncidence, non seulement du nom, qui pourrait être fortuite, mais aussi de la destinée. Car Jésus exaucera la prière du mauvais riche. Remarquez dans l'Évangile de Luc la petite nuance qui montre la compassion du Sauveur ou de Dieu vis-à-vis du méchant. Lorsqu'il crie vers Abraham, celui-ci lui répond en l'appelant « *mon enfant* ». Retenons ces mots : Mon enfant. Même dans le lieu des tourments, la créature demeure enfant de Dieu. Cela peut nous rappeler la parole adressée au starets Silouane : « *Garde ton esprit en enfer et ne désespère pas.* » « *Mon enfant* » lui dit Abraham. Et le riche, – il n'est pas dit le mauvais riche –, demande : « *Envoie Lazare dans la maison de mon père – c'est-à-dire auprès de mon peuple –, où j'ai cinq frères, de peur qu'ils ne viennent eux aussi dans ce lieu de tourment... Si quelqu'un d'entre les morts vient les trouver, ils se repentiront.* » Abraham refuse, parce que l'abîme qui le sépare de l'enfer est trop profond. Il ne peut le traverser, car il ne possède pas de pont. Mais ce qu'Abraham est incapable de réaliser, Jésus l'accomplit. Jésus exauce la prière du riche : il relève Lazare des morts. Et nous savons qu'à ce sujet les Juifs seront partagés. La prémonition d'Abraham se réalise. N'a-t-il pas dit au riche : « S'ils n'écoutent pas Moïse

ni les prophètes, même si quelqu'un ressuscite des morts, ils ne le croiront pas », En effet, lorsque Lazare sort du sépulcre et est délivré de ses bandelettes, beaucoup de Juifs se tournent vers lui, mais beaucoup d'autres, dont les grands-prêtres, veulent le faire mourir. Sa présence, cette présence d'un ressuscité, d'un précurseur du Sauveur qui anticipe la Résurrection dernière, dérange et reste dérangeante jusqu'à la fin des temps. Certes, la résurrection de Lazare, anticipant celle du Sauveur, n'est pas en elle-même une preuve et encore moins une contrainte de l'intelligence pour croire. Elle opère invisiblement, insensiblement, dans le cœur de l'homme, comme le glaive de la Parole de Dieu qui pénètre au plus profond des jointures de notre être, comme la pierre de fondement – et d'achoppement – qu'est le Christ. De même que dans la parabole du Jugement dernier, le nerf de l'enseignement n'est pas dans la vision de l'enfer ni dans la condamnation, mais dans l'appel à la miséricorde. dans la reconnaissance de l'identification du Seigneur lui-même avec celui qui souffre : « ce que vous aurez fait au plus petit d'entre mes frères, vous l'aurez fait à moi-même » (Mt 25,40), de même dans cette parabole, Lazare est le précurseur du Ressuscité, Lazare qui annonce peut-être déjà aux défunts, – comme Jean Baptiste selon la tradition liturgique de l'Église, qui annonce l'Évangile du pardon et qui communique ce pardon aux terrestres jusqu'à la fin des temps –. Lazare qui est pour nous finalement un double symbole, celui de la souffrance et de la miséricorde. D'une part, nous voyons que la souffrance humaine, nos larmes et nos cris atteignent le trône de Dieu. Oui, ils atteignent le trône de Dieu, parce que notre Dieu n'est pas un Dieu indifférent, n'est pas le Dieu impassible de la philosophie antique, n'est pas un Dieu indifférent à nos souffrances. Il a un cœur de père, il a un cœur de miséricorde et il souffre de nos souffrances. Le Père guette au loin le retour du fils prodigue, il n'attend pas que celui-ci lui parle pour courir à sa rencontre et lui ouvrir les bras ; le Bon Pasteur s'en va dans la montagne pour chercher la brebis égarée et peut-être blessée, il la prend sur ses épaules et la rapporte à la bergerie ; le Sauveur ne juge pas la femme prise en flagrant délit d'adultère, mais il la rétablit dans sa dignité de fille d'Abraham, c'est-à-dire d'enfant de Dieu. D'un côté, la souffrance humaine, quelle qu'elle soit, trouve toujours écho dans le cœur du Père céleste.

D'autre part, l'appel à la miséricorde est la quintessence, à la fois de cette parabole et de tout l'Évangile de Luc et de l'Évangile tout court. Rappelez-vous, trois fois le Seigneur appelle à une ressemblance au Père céleste. Dans le livre du Lévitique, il est dit : « Soyez saints, car votre Dieu est saint » (Lv 19,2). Dans l'Évangile de Matthieu, le Seigneur dit : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait » (Mt 5,48), et dans l'Évangile de Luc : « Soyez miséricordieux, – ayez un cœur de miséricorde – comme votre Père céleste est miséricordieux » (Lc 6,36). La sainteté, oui nous y sommes appelés, nous l'avons assez entendu ces jours-ci et nous devons graver cet appel dans notre cœur. Mais la sainteté, elle nous fait souvent peur, elle nous jette en adoration, prosternés le front contre terre. La perfection nous paraît, – et elle l'est – tellement inaccessible, tellement théorique, abstraite et lointaine. Au contraire, la miséricorde nous entraîne, elle nous apparente au Père dont Jésus est l'icône parfaite.

Je dirai pour terminer que la miséricorde et la compassion n'ont pas de frontière, qu'elles sont au-dessus de toute loi, de tout cloisonnement et que si, même le miséricordieux se trouvait en enfer, il ne désespérerait pas, car les portes de l'enfer reculent devant la miséricorde. Les portes de l'enfer ont été brisées par la Résurrection de Celui qui est descendu au plus profond de l'enfer et l'a illuminé par l'éclat de sa divinité. La Résurrection du Christ est la conclusion, non pas la morale, mais la vérité de cette parabole, qui part des conceptions les plus courantes pour aboutir à la nouveauté totale, à l'inattendu, à l'inouï, à l'incompréhensible, à l'ineffable de cette Résurrection.

Nous vivons une époque où l'enfer des cœurs, – le désert des cœurs, selon l'expression donnée à mère Marie Skobtsova – est tellement proche, tellement sombre, où le désespoir est si fréquent que nous le sentons gagner jusqu'à nos propres cœurs.

Que notre Église, que notre fraternité, – je ne parle pas seulement de la fraternité orthodoxe de l'Europe occidentale – que notre fraternité qu'est l'Église, cette communion qu'est l'Église, que notre réalité ecclésiale soit fraternelle, ouverte. Que Lazare de la parabole soit pour nous un symbole, un signe qui nous rappelle que la souffrance physique et morale est à nos portes, aux portes de nos cœurs, aux portes de nos maisons, aux portes de nos églises. Que nos églises soient rayonnantes et accueillantes. Que l'église de notre cœur le soit aussi. Que dans tout être qui souffre et qui est exclu, rejeté, nous voyions présent le Christ, invisiblement, comme un mendiant d'amour. « Voici que je me tiens à la porte et que je frappe, dit le Seigneur lui-même au voyant de l'Apocalypse, », comme un mendiant d'amour, comme Celui qui a faim et soif de notre "oui", de notre amour. Puisse nous entendre et reconnaître les coups du Seigneur frappés à notre porte.

Amen.

Il ne peut y avoir de vie spirituelle sans la lecture d'ouvrages spirituels. Lorsque vous sentirez les fruits de la lecture spirituelle, vous vous exclamerez : « Que le nom du Seigneur soit béni ! »

Savez-vous quelle puissance contient la parole de Dieu ? Et un livre de spiritualité, c'est la parole de Dieu. Comme une graine, elle tombe dans notre âme et, quand elle germe, elle la fendille telle une plante la terre. La parole de Dieu cache la puissance de Dieu Lui-même, la puissance du Christ.

Quand vous vous plongez dans un livre de spiritualité, vous en ressortez toujours rassasiés. Un ouvrage traitant de spiritualité est le meilleur outil dont vous disposez quotidiennement pour élargir devant vous l'horizon de votre vie spirituelle.

Archimandrite Aimilianos